

Suivre les traces dans Tout-monde d'Édouard Glissant

Graciela Ortiz

Instituto Olga Cossettini. Rosario

L'objectif de notre travail est de réfléchir à certaines questions posées autour de la notion de province à partir de la lecture du roman *Tout-monde*¹ de l'écrivain martiniquais Édouard Glissant.

Penser à la relation grand-ville/province nous mène à constater qu'un grand nombre d'idées élaborées autour de ces deux espaces (géographiques, culturels) fonctionnent, à la limite, comme des préconçus qui clôturent chaque espace en lui-même. Ainsi, la grand-ville est considérée, surtout depuis la deuxième moitié du 19^e siècle jusqu'à nos jours, comme synonyme de modernité car c'est là que se produisent les changements vertigineux qui offrent les meilleures opportunités d'ascension sociale, économique. D'ailleurs, dans notre contemporanéité, les grand-villes sont généralement des agglomérations où la coexistence de diverses communautés imprime la marque de la diversité.

A son tour, et en image inversée, la province a été longtemps vue comme le lieu de préservation des traditions. Ayant les yeux tournés vers le passé, elle maintient une identité ferme et fermée grâce au respect des rites et des gestes dont la répétition assure la continuité du passé dans le présent et le futur. La

1. GLISSANT, Édouard. *Tout-monde*, Paris: Gallimard, 1993

province se configure comme l'espace idéalement pur, non contaminé par les faiblesses urbaines.

Quand ces deux visions sont confrontées, on considère, pour la plupart des cas, que la province se voit menacée par la force envahissante de la grand-ville qui l'avale en attirant ses habitants vers le centre urbain ou, si ce n'est pas le cas, qui l'affaiblit par l'éveil du désir mimétique des provinciaux de s'identifier aux gens de "là-bas", c'est-à-dire aux "cosmopolites" de la grand-ville.

En définitive, et si nous le voyons en termes de confrontation, la province, en tant que périphérie, doit résoudre la manière de garder son identité face au pouvoir réel et symbolique des grand-villes. Dans le cas spécifique de la Martinique, en tant que département de la France, elle se situe dans une périphérie "provinciale" et c'est à partir de cette optique que nous allons la considérer.

Une question posée dans le roman *Tout-monde* pourrait nous introduire dans la problématique qui nous occupe:

*Comment boire à ta source, sans en assoiffer les autres?
Comment consentir à l'autre, sans dénaturer l'eau de source
que tu as bue et que tu boiras?*²

C'est-à-dire, comment conserver son identité sans se fermer à l'autre? comment s'ouvrir à l'autre sans perdre son identité? Si les préoccupations majeures de Glissant se regroupent autour du multilinguisme, le contact entre les cultures, les peuples marginaux, il y a un thème central qui est présent dans toutes ses réflexions: la question de l'identité. Deleuze et Guattari établissent en *Mille Plateaux*³ une distinction entre racine unique, qui tue tout ce qu'il y a autour d'elle et le rhizome qui est une racine multiple qui s'étend sans causer des préjudices aux autres plantes. La pensée hégémonique, surtout en Occident, se construit sur l'idée de l'**Identité-racine** et du Même qui voit l'Autre comme une différence

2. *Op. cit.* p. 436

3. DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*, Paris: Ed. de Minuit, 1980, pp. 19 ss.

dangereuse qu'il faut assimiler ou anéantir. En s'opposant à cette conception, Glissant conçoit l'**Identité-rhizome**, qui n'est plus du tout centrée exclusivement dans la racine mais conçue en termes des relations avec l'Autre. Son fondement est donc le respect à la différence de l'autre, à ce Glissant appelle *opacité*, car ces différences assurent la Diversité du monde. "C'est bien là l'image du rhizome, qui porte à savoir que l'identité n'est plus toute dans la racine, mais aussi dans la Relation".⁴

La Martinique, se situant dans les marges du noyau métropolitain et à cause justement de cela, doit faire face à une double situation: elle dépend de la France dans beaucoup d'aspects mais en même temps elle n'est pas française dans le même sens que la Provence, la Loire ou n'importe quel département de l'hexagone. Elle est actuellement un département de la France mais avant elle a eu le statut de colonie; une grande proportion des habitants descendent des esclaves; le créole, qui a été pendant longtemps la langue maternelle de la majorité, en dépit de la présence du français, court des risques sérieux à l'heure actuelle; l'histoire a été presque exclusivement racontée à partir de la vision des colonisateurs. Voilà des données qui doivent être considérées quand il s'agit de penser aux problèmes identitaires de la Martinique.

Ceci dit, la question qui revient est la suivante: comment les Martiniquais, qui se trouvent dans la périphérie, à l'écart des décisions qui les concernent, peuvent-ils malgré tout, se donner une identité? Et en même temps, si nous avons considéré la province comme l'espace où les traditions sont respectées, où la notion de pureté a un rôle important, où le regard est branché sur le passé; comment ces principes fonctionnent-ils dans le cas de la Martinique?

Glissant répond à ces questions en termes littéraires avec le roman *Tout-monde*. L'écrivain antillais considère que la littérature a une double fonction: de sacralisation et de désacralisation. Dans le devenir historique d'un peuple, les textes littéraires se constituent dans le lieu symbolique de rassemblement de la communauté, parce qu'ils transmettent ses mythes et ses croyances. La littérature remplit, dans ce cas là, la fonction de *sacralisation*. Mais il y a aussi

4. GLISSANT, Edouard. *Poétique de la Relation*, Paris: Gallimard, 1990. p.31

le mouvement inverse qui a lieu a posteriori quand les textes littéraires démontent les mécanismes qui soutiennent le système de pensée d'une communauté déjà consolidée. Dans cet autre cas, il s'agit de la fonction de *désacralisation*. Pour ce qui est des littératures émergentes (comme c'est le cas pour la Martinique qui commence à avoir une littérature propre à partir de la reconstruction d'une mémoire collective), Glissant estime qu'elles devraient se construire dans le double mouvement de sacralisation et de désacralisation, étant donné qu'elles n'ont pas passé par cette première étape de rassemblement communautaire.

Le roman *Tout-monde* fonctionne selon cette double perspective de sacralisation et de désacralisation.

La désacralisation

Un trait commun à beaucoup de littératures émergentes est qu'elles sont produites dans des cultures à fort caractère oral, ce qui les met en danger face à la puissance et au prestige des discours écrits.

Le problème de la langue créole est une question centrale dans la pensée de Glissant. Né à partir de la nécessité de communiquer dans les contacts imposés par le travail dans les Plantations, le créole voit, à l'heure actuelle, son futur menacé par des causes différentes. Le créole est une langue orale qui a récemment commencé à avoir une grammaire et une structure écrite, ce qui le place dans une situation de risque. D'abord, il y a la pression de la langue française, vu qu'elle est encore le moyen d'expression écrite le plus important. La position occupée par le français, en tant que langue qui donne du prestige et dont la possession marque l'appartenance sociale et la possibilité d'ascension, langue d'un pouvoir réel et d'un pouvoir symbolique, a été analysée en profondeur dans le livre *Peaux noirs masques blancs*⁵ de

5. FANON, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, 1995.

Frantz Fanon. Puis il y a le fait que le système de production des Plantations n'a pas été remplacé par d'autres formes de production nationale, ce qui provoque une déperdition à tous les niveaux, y compris au niveau linguistique. Le créole ne sert plus comme langue de communication.

Si Glissant prend la défense du créole, ainsi que de toutes les langues orales, ce n'est pas dans le désir utopique de voir ces langues s'imposer sur les langues écrites, il s'agit plutôt d'imaginer d'autres procédés valables qui assureraient la survie de toutes les langues comme garanties de la diversité.

Glissant revendique à tel point la nécessité de sauvegarder l'oralité qu'il propose d'utiliser des stratégies propres à l'oral pour mettre en question le statut de l'écrit.

Dans *Le discours antillais* Glissant affirmait:

Enfin, nous ne devons peut-être pas oublier que nous pouvons servir à la conjonction complexe de l'écriture et de l'oralité; apporter ainsi notre part à l'expression d'un homme nouveau, libéré des absolus de l'écrit et en prise sur une audience nouvelle de la voix.⁶

Glissant signale certaines particularités de l'expression orale comme les répétitions et les accumulations. Elles construisent des circularités qui dessinent des tracés si différents à la linéarité de l'écriture qui s'agence suivant la logique des causes et conséquences.

Cette oralisation du français ne signifie pas pour autant écrire des folklorismes ou des mots en créole; pratique plus subtile, elle change le rythme de la phrase française, faisant ce que Deleuze et Guattari appellent un emploi mineur d'une langue majeure.⁷

Dans le roman *Tout-monde*, Glissant introduit des fragments d'essai qui

6. GLISSANT, Edouard. *Le discours antillais*, Paris: Seuil, 1981, p.200.

7. DELEUZE, Gilles; GUATTARI, Félix: *Kafka. Por una literatura menor*. México: Claves, 1990. Cf. pp. 28 ss.

sont d'une nature hétérogène au discours narratif. Mais ce discours essayistique n'est pas isolé par rapport aux histoires racontées, au contraire, prenant comme point de départ le vécu des personnages, il entre en dialogue avec ces histoires. Il s'établit ainsi entre les deux genres des relations qui déconstruisent les frontières qui les séparent selon les typologies littéraires. Mais Glissant subvertit aussi le même discours essayistique, qui est de l'ordre de l'écrit en introduisant des rythmes propres à l'oral.

L'introduction du discours essayistique, geste de désarticulation des limites entre les genres, est ce qui permet au roman d'accomplir simultanément une autre fonction: celle de *sacralisation*.

La sacralisation

Pour les Antilles, leur histoire d'esclavage a profondément marqué le présent, elle commence par une rupture brutale produite par la Traite. À partir de ce moment-là, le manque d'une langue commune, d'une religion, des valeurs partagées, tout ce qui constitue une vision du monde, a rendu très difficile l'établissement d'une mémoire collective,⁸ faite normalement à partir de la sédimentation d'une histoire.

Tel que Bronislaw Baczko l'explique:

*... la memoria colectiva sólo existe y se ejerce sobre un pasado concreto... en un campo simbólico determinado, por el juego de una red de representaciones, de rituales y de estereotipos... que evocan un pasado específico, lo modelan y lo conectan con las experiencias del presente y con las aspiraciones del futuro.*⁹

8. Il ne faut pas oublier que les esclaves transportés en Amérique appartenaient à différentes ethnies et en arrivant dans ces terres ils étaient séparés pour empêcher toute révolte.

9. BACZKO, Bronislaw. *Los imaginarios sociales. Memorias y esperanzas colectivas*, Buenos Aires: Ed. Nueva Visión, 1991.

Pour ce qui est des Martiniquais, leur mémoire, construite par ratures, ne conserve que des *traces* des histoires qui s'enfouient dans les temps. Il faut donc construire une mémoire collective à partir des vestiges, se donner une tradition à partir des fragments épars et hétérogènes qu'il faut démêler.

Dans le roman *Tout-monde*, les fragments d'essai sont énoncés par un sujet d'énonciation qui se présente comme le *nous* de la communauté, qui "se pense", qui analyse son présent et imagine un futur. Glissant poétise sa quête, il fictionnalise ce *nous* de la collectivité martiniquaise qui "se construit" à travers le discours essayistique. Cette voix collective s'essaie aussi dans la mesure où elle ne cherche pas à se définir en termes absolus, mais dans les relations possibles avec l'entour.

Le roman *Tout-monde* remplit de cette manière la fonction de sacralisation dans la mesure où il se constitue dans le lieu symbolique du rassemblement de la communauté martiniquaise qui s'exprime à travers ce *nous* fictionnalisé dans le discours essayistique.

La créolisation

Tout le monde se créolise, toutes les cultures se créolisent à l'heure actuelle dans leurs contacts entre elles. Les ingrédients varient, mais le principe même est qu'aujourd'hui il n'y a plus une seule culture qui puisse prétendre à la pureté.¹⁰

Dans le livre d'essais *Pour une poétique du Divers* (1995) Glissant élabore le concept de *créolisation* comme réponse à cette réalité multiple et fragmentée. La créolisation où interagissent le culturel et le linguistique, est un processus permanent dont les résultats sont *imprévisibles*. Selon la perspective de Glissant,

10. GLISSANT, Edouard. "L'imaginaire des langues". in *Etudes françaises*, Québec: Automne 1992, Hiver 1993, p. 21.

dans la créolisation, les éléments divers qui entrent en relation gardent, malgré les contacts, leurs caractéristiques; ceci dit, il y aurait des échanges qui n'impliquent pas une dénaturalisation des éléments mis en relation, une perte de l'identité.

Quand nous avons posé les termes grand-ville/province comme deux concepts qui s'affrontent dans certains aspects, nous avons signalé une des particularités de la province: se renfermer sur elle-même pour conserver son histoire et la pureté de ses traditions

Dans le cas particulier de la Martinique, Glissant propose de suivre tout un autre chemin, d'abord parce que pour ce qui est du passé, tout regard orgueilleux ou même nostalgique est hors de question. Les récits qui racontent le passé commencent à être dits, ils reconstruisent un passé qui n'a rien de nostalgique ou de doré car ils parlent de la Traite, de l'esclavage, de la perte des langues d'origines ainsi que de toute assise sur la réalité.

Si les partisans des traditions ainsi que ceux de la modernité imaginaient la construction des objets purs, la contemporanéité impose des objets qui sont bien loin de cet idéal de pureté ou d'authenticité. Il s'agit au contraire des éléments qui se donnent à voir comme "impurs". Et ceci est encore plus valable en ce qui concerne l'identité de la "province" Martinique, tel que Glissant la conçoit. Elle n'est pas "pure" ses origines sont fragmentaires et hétérogènes, et surtout elle n'est pas définie par des principes rigides et absolus car à la base de cette conceptualisation, de la créolisation, il y a l'idée de processus permanent.